

*Un voyage dans les émotions,
la mort m'a réveillée...*

Chapitre 6

Début Juillet 2012

Sur le chemin de l'humanité

La veille de mon départ en Inde, une nouvelle page s'ouvrait dans la maladie : mon père partait à Marseille pour dix-huit jours de traitement à l'institut de cancérologie. J'accueillais la nouvelle avec une très grande culpabilité. J'avais du mal à accepter que nous démarrions chacun un chemin différent qui menaient dans des directions distinctes. Mon départ en Inde me faisait craindre de manquer des événements importants et me donnait l'impression d'abandonner ma famille. D'être loin me renvoyait à mon impuissance face à de potentielles nouvelles que je recevrais là-bas.

Le jour J, je me suis levée difficilement et j'ai fini de préparer ma valise en attendant l'arrivée d'une voiture avec chauffeur. Je n'étais pas du tout habituée à ce traitement de faveur et ce luxe mais comme je partais en classe affaires avec la compagnie Emirates, je bénéficiais d'un service de taxi haut de gamme. Quelle surprise en voyant tourner au coin de ma rue une magnifique berline noire. Mes pensées sont alors revenues doucement dans l'instant présent et je savourais ce moment avec candeur. Le chauffeur m'a déposée devant le terminal de l'aéroport de Nice et je me suis dirigée vers les comptoirs d'enregistrement de la compagnie. A l'époque, je voyageais en avion de temps en temps mais pas régulièrement. J'ai donc poursuivi avec émerveillement mon expérience de classe affaire : tapis bleu de ses comptoirs dédiés, accès autorisé aux salons de l'aéroport.

Je me trouvais dans un rêve, une autre manière de voyager, un sentiment de grand plaisir et une agréable saveur se répandait en moi alors que j'étais tranquillement assise en train de déguster un verre de vin blanc. Il était midi et je profitais déjà des belles bouteilles du salon d'attente de l'aéroport. J'appelais une amie qui déprimait et discutais quelques minutes avec elle, essayant de la reconforter et de l'aider avant mon départ. L'avion décollait en milieu d'après-midi et mon entrée dans la classe affaires m'a de nouveau enchantée. Je prenais place dans mon siège, acceptais un verre de champagne offert par l'hôtesse et m'installais confortablement. Deux vols, un arrêt à Dubaï et nous sommes arrivés à Bangalore. A l'atterrissage, mes sentiments et sensations étaient sens dessus dessous : heureuse de découvrir ce nouveau pays, cette culture, fatiguée du voyage sans savoir si j'avais dormi ou pas, un peu décalée, présente à moitié. Avec le décalage horaire, nous étions donc le lendemain du départ de Nice et je retrouvais mes collègues indiens vers midi pour manger avec eux et entamer une longue après-midi de réunions.

Mon voyage en Inde m'a complètement bouleversée et dépaylée. Je vivais un véritable choc des cultures, accentué par mon arrêt à Dubaï et la vision de cette ville abondante au milieu du désert. Bangalore m'a émue, touchée et réveillée à l'autre : de l'aéroport à l'hôtel nous avons mis une heure trente à rouler sur une triple voie en construction, en terre le long de maisons à moitié sorties de terre. De chaque côté de la route, les maisons étaient à trois quarts debout : trois murs, un toit mais rarement le quatrième mur pour préserver l'intimité des familles qui y habitaient. Le bruit, les sonorités, le bourdonnement de la vie humaine envahissaient mes oreilles. Mes yeux étaient



abreuvés de mouvements permanents et d'une vitesse hallucinante : les voitures déboulaient de tous les côtés, souvent à contre-courant avec ce jeu interminable de klaxon pour se frayer un passage dans la marée automobile. Le goût était lui aussi mis à contribution : j'apprenais que la notion d'épice était plus subtile que je ne l'avais imaginé : la cuisine indienne était riche d'épices aromatiques ainsi que d'épices corsées. L'hôtel où nous logions était un bel hôtel avec plusieurs étoiles, des étages à n'en plus finir, des chambres magnifiques, un bar splendide. Bref, je vivais dans cette dimension d'abondance alors qu'en bas de ma fenêtre, au milieu de ce quartier en construction, je voyais des familles vivre dans un état de misère absolue. Ils se lavaient avec des bidons d'eau et nous regardaient, nous, occidentaux, entrer dans cet environnement luxueux. Je prenais de plein fouet le contraste de l'Inde. Une dynamique forte, en croissance économique, technologique, humaine et, sur le chemin, des laissés pour compte, la disparité de conditions, la pauvreté extrême. Les deux ne se cachant pas l'un de l'autre, au contraire. Comme si l'un ne pouvait pas vivre loin de l'autre, comme si cela permettait de renvoyer ce miroir encore plus flagrant d'existence. Après tout, j'existais parce que les autres pouvaient me voir. Mais, à ce moment-là, je ne pouvais pas réellement me voir moi, tellement cachée, recroquevillée que j'étais dans mon paraître, mon travail, mon regard aux autres.

Cette nuit-là, je dormais extrêmement bien, mon cœur et mon corps bourdonnant encore de ces deux journées passées. Le lendemain, après des heures de réunion et de discussion incroyablement riches avec mes collègues d'Inde, j'expérimentais pour la première fois une cérémonie de bienvenue, liée à Ganesh. On fêtait la rentrée des équipes de Bangalore dans notre entreprise. Les responsables des ressources humaines et le directeur général avaient fait le déplacement depuis Nice. Les discours se sont succédés pour se terminer par des chants magnifiques en Hindi et la découpe d'un énorme gâteau à l'américaine. Quelles étaient les chances pour que j'assiste à cela ? Que ces chants résonnent en moi, en mon âme et me chamboulent complètement malgré le fait que je ne comprenais pas les paroles ? J'ai alors pris conscience que la transmission des messages à travers le ressenti avait parfois plus de force que par la parole et la communication dans une langue commune. Contrairement à la veille, mon sommeil était agité par des cauchemars liés à mon père.

J'enchainais à demi consciente avec le travail, les pensées confuses et faisant bonne figure. Les personnes que j'étais venue voir me demandaient des conseils, voulaient des entretiens individuels pour me rencontrer, savoir ce que j'attendais d'elles, me partager leurs envies. La relation à l'individu transpirait et la connexion humaine avait une importance capitale. Moi qui apprenais ce métier, j'ai littéralement pris une claque car ces valeurs d'humanité auxquelles j'aspirais tant, cette notion de faire grandir, évoluer ces personnes, je n'arrivais pas à les mettre en avant à Nice. J'étais trop focalisée alors à apprendre à gérer une équipe, prouver ma valeur et être capable de tenir le rythme effréné des mails, des réunions et du travail en soi.

Le week-end est doucement arrivé et m'a transportée dans une nouvelle dimension de ce pays étonnant. J'avais fait le voyage avec un collègue de Nice et nous avons envie de découvrir les environs de la région, sortir de la ville pour nous dépayser encore plus. Nous avons donc loué les services d'un chauffeur de taxi pour deux jours et il nous a menés à Mysore, située à 150 kilomètres de Bangalore. Cette distance nous a paru minime mais ces notions étaient complètement différentes en Inde : l'état des routes n'était pas comparable. Nous nous sommes donc levés à cinq heures du matin et durant les trois heures de trajet, mes yeux ont été ébahis : la campagne défilait sous nos regards curieux. Traversant des villages de plus en plus petits, côtoyant les temples, les statues en hommage aux dieux tels que Ganesh à tête d'éléphant, Vishnu, Krishna et autres. On pouvait voir les paysans s'atteler dans les rizières. Les enfants s'alignaient en costume devant la porte de l'école, les adultes faisaient leurs réserves aux marchés, colorés et agités.

Au milieu de la route, une longue tâche blanche ronde a attiré notre attention. Au fur et à mesure que nous nous en approchions, nous pouvions distinguer des petits grains de quelque chose.



Lorsque le chauffeur a continué son parcours et roulé dessus, nous nous sommes regardés, étonnés. La curiosité était la plus forte et nous lui avons demandé ce dont il s'agissait. La réponse nous a laissé sans voix : les paysans de cette région n'avaient pas assez d'argent pour s'acheter une moissonneuse-batteuse. Alors pour séparer les grains de riz du reste de l'épi, ils étalaient leur récolte sur la route et utilisaient les voitures et leurs roues pour réaliser cette opération. Quelle leçon de débrouillardise et d'ingéniosité. Etre capable d'utiliser les moyens disponibles, d'être créatifs et inventifs pour améliorer son quotidien avec des petits outils qui nous paraîtraient complètement désuets en France mais si importants et primordiaux ici.

Je ressentais une liberté totale : nous avions en tête notre destination finale mais nous pouvions faire tous les détours que nous voulions, suivre notre instinct et nos envies. Une pancarte et le conseil de notre chauffeur nous a menés au temple de Keshava à Somanathapura; construit en 1268. C'était extraordinaire. Il reposait, majestueux, sur une sorte de plateforme appelée jagati et était entouré d'une enceinte. Nous nous sommes déchaussés et avons pénétré dans ce lieu hors du temps à travers le porche d'entrée. Nous étions seuls au monde, le temple était désert. Il était entièrement gravé de fresques représentant les dieux, les hommes, des soldats, des animaux, des danseuses. Une véritable représentation de la vie d'époque ainsi que de ses croyances. Quelle surprise également de voir des fresques dépeindre la sexualité et le kamasutra à même le regard, au milieu des colonnes et des murs. Le temple était composé de trois grands mausolées, surmontés de flèches sculptées, se rejoignant en une salle centrale, dont le plafond était richement décoré. Il n'y avait aucune marque d'un autre matériel que la pierre qui avait servi à monter cette œuvre : pas de bijoux, pas d'or mais je ressentais un étrange calme et une impression d'être au cœur du sacré. Quelles que soient mes croyances, je ne pouvais pas nier ce que je ne sais quoi dans l'air qui me faisait marcher très lentement, me poussait à admirer en silence les déesses et inspirer en conscience ma présence à cet endroit, à ce moment-là de ma vie. Nous sommes ressortis, avons échangé nos impressions et sommes repartis à l'aventure.

L'étape suivante, le temple de Srirangapatna, était, en contraste, vivant et agité : des moines officiaient encore dans plusieurs recoins et des dizaines de personnes se pressaient sous le porche, pieds nus, pour entrer, se diriger vers le moine qui leur « correspondrait aujourd'hui » et les bénirait. Nous sortions de la voiture lorsqu'il s'est mis à pleuvoir. Il faisait chaud, nous étions en juillet, la pluie était la bienvenue. Nous nous sommes déchaussés et avons suivi quelques personnes qui y entraient. Puis la beauté des lieux m'a transportée. On sentait la vie, la ferveur des fidèles, les secrets échangés. La pluie tombait dans la cour intérieure et l'humidité s'immisçait dans mon corps. Le bruit de l'eau qui clapote, la spiritualité du lieu, la pénombre et la lumière des bougies, le regard d'un moine, j'avais l'impression de vivre un moment mystique. Un moine m'a touchée le front et l'a marqué d'une touche colorée. Les minutes se sont transformées en un instant d'éternité. Nous sommes ressortis, marchant sous la pluie, rafraichis et pour ma part intriguée et extrêmement réceptive à tous les enseignements et ouvertures que je pouvais recevoir. J'étais partie avec cette volonté bienveillante, sans préjugés, sans a priori et sans jugement. J'en étais récompensée à un point que je n'aurais jamais cru, ne serait-ce qu'une semaine auparavant.

Notre périple nous a ensuite menés au palais Tippu Sultan, transformé en musée et contenant des immenses fresques murales, puis dans un très grand parc, véritable sanctuaire pour les oiseaux et les crocodiles. La faim réveillait nos papilles et nous nous sommes retrouvés, sans savoir comment, dans un palace pour manger et goûter à plusieurs plats typiques de la région. Pour remercier notre chauffeur de ses magnifiques conseils et de sa présence, nous l'avons invité à notre table. Il est resté silencieux tout le long du repas. Nous avons certainement dû le gêner en lui proposant cela et il ne savait probablement pas quoi nous dire.

J'ai senti l'émotion la plus intense lors de la découverte des Chamundi Hill et du temple de Parvati. La place fourmillait de locaux venus des environs, nous étions les seuls « occidentaux ». Ils



nous ont accueillis avec des fleurs dans les mains, nous en transmettant à chacun une poignée, et nous ont entraînés dans une marche en procession, de l'extérieur à l'intérieur du temple. Des prêtres psalmodiaient, l'encens brûlait, des singes jouaient avec les offrandes, des chants montaient de la foule. J'étais entre une vieille dame et un jeune homme, je suivais le mouvement, emportée par le rythme de la procession. Les pieds nus, le regard ému, la gorge sèche, je m'approchais du prêtre qui m'a béni alors que s'élevait ma prière à Parvati, une prière pour mon père, une prière alors que je n'étais pas croyante. Je ressortais du temple sans avoir tout compris, mais heureuse d'avoir vécu cette expérience incroyable. Véritable sentiment d'un réveil. Je me suis ouverte aux questions de la spiritualité et du don humain à ce moment-là. Pouvais-je être encore étonnée après cela ? L'humanité ne cessait de me surprendre et de m'émerveiller.

Notre destination finale était à portée de main mais, sur le chemin, le palais du Maharadja nous tendait les bras. Le faste, les miroirs géants, les colonnades, les portes en argent, une immense terrasse donnant sur la place du palais servant de point pour assister aux parades : j'étais à nouveau ébahie par la créativité et l'ingéniosité des humains.

En ressortant, je me retrouvais nez à nez avec un chameau et un éléphant. Je me prenais au jeu de faire un tour sur son dos. Cette marche saccadée, ce pas ralenti, ces sensations de hauteur, je me mettais à voler. La journée s'est achevée doucement, sous le spectacle du palais illuminé et les souvenirs et énergies emmagasinés depuis la matinée.

Le lendemain, la ville de Mysore était notre terrain de découverte : nous avons arpenté le marché avec ses senteurs nouvelles, son agitation, ses couleurs. Des épices par centaines, des fleurs à foison, mes sens à l'affût. Puis le temps de rentrer à Bangalore a sonné. Je n'ai rien vu du trajet de retour, le sommeil étant un très bon compagnon de route. A Bangalore, une collègue nous attendait pour nous guider à travers la ville dans une session shopping : marchés typiques, magasins en sous-sols, ruelles cachées, nous n'aurions jamais pu voir ces trésors sans elle.

J'ai gardé un souvenir attendri de ce voyage : il m'a ouvert à d'autres perspectives, m'a initié à de nouvelles pensées, m'a permis de mettre mes sens en marche. Le dernier jour, après quelques dernières réunions et les au-revoirs, j'ai eu la surprise de recevoir un présent, une magnifique statuette de Ganesh de la part de mes collègues indiens. Je l'ai encore, posée sur une étagère de ma chambre, non loin d'une petite statue de Parvati, que j'avais ramenée pour mon père. Je n'ai pas eu le courage de la lui donner à l'époque. Mais cela devait être ainsi, cette statue ne lui était pas destinée : Parvati signifie « femme de la montagne ».

Je suis rentrée en France différente. J'avais besoin de cette pause forcée : nous n'avions pas d'internet en dehors du travail et je n'avais pas de téléphone. Dans l'avion du retour, l'émotion m'a rattrapée, je prenais un morceau de papier et y coucher quelques mots. Puis, sans que je puisse les retenir, des larmes se sont mises à couler.

Terrible réalité, la nouvelle nous atteint de plein fouet.
Insouciant, heureux, pleins de vie, nous n'étions pas préparés.
Je te vois, plus que jamais, avec mes yeux d'enfant
Et je souffre de nous savoir si impuissants.

J'étais forte, je voulais t'aider mais je ne le puis
Les bras ballants, j'assiste à ta lutte sans merci
Contre ce crustacé tant redouté, si peu nommé ;
Ton courage à la mesure de ta ténacité.

J'aimerais crier, me jeter dans la bataille

T'épauler, te soulager. Mais une faille
S'est ouverte. Mon monde s'écroule, je repense à ma vie ;
Quelle égoïste !! Pourquoi n'ai-je pas plus d'empathie ?

Toi qui es mon modèle, mon ami... Mon père,
Sache que jusqu'en Inde, mes plus maigres prières
Sont tournées vers toi. Mon cœur va exploser.
De ta guérison, il ne cessera jamais d'espérer